snoeck
Var
Le Département

Le paradoxe du Phantom :

une appropriation Multi-Kulti

ANTHONY J. P. MEYER

Il s'agit d'un paradoxe multiculturel avec l'appropriation et détournement d'un personnage « *super-hero* » américain par une population papoue. Le Phantom, personnage de bande dessinée innovant, vivant sur le continent africain et approprié par les guerriers papous dans les années 1970-1980 entre aujourd'hui dans les collections et les musées du monde occidental par le biais d'objets d'art le représentant. On peut parler de « *tribal pop art* » mais nous faisons surtout face à l'évidence que ces boucliers « Phantom » constituent un élément essentiel d'une culture actuelle et démontrent la diversité et l'inventivité continue des artistes des Hautes Terres de la Nouvelle-Guinée.

Lee Falk, artiste majeur de *comics* américain et créateur des premiers *super-heros* lance le personnage Mandrake the Magician en 1934 pour King Features Syndicate qui est *de facto* le premier *super-hero* de la série spécifiquement américaine que nous connaissons depuis avec Superman, Batman, Catwoman, Captain America, etc.

À la suite du magicien Mandrake qui combat les vilains de la ville de New York, et fort de son succès dans quelque deux cents journaux distribués sur l'ensemble du territoire des États-Unis, Falk se lance dans la création d'un deuxième personnage à la demande du Syndicat et Phantom apparaît alors en 1936 dans les journaux nord-américains.

Vivant depuis le naufrage de son navire, le 17 février 1536, sur une côte africaine près du village imaginaire de Bangalla, le jeune Christopher Walker va devenir le Phantom. Il sera suivi par son fils, puis de père en fils et ce jusqu'à la 22e génération actuelle. L'apparente immortalité de cet homme fera que le Phantom sera connu comme « *The Man Who Cannot Die* » (l'homme qui ne meurt jamais) à travers les *comics strips* publiés et appréciés à travers le monde.

Le Phantom paraît dans les journaux sur tous les continents mais il trouvera ses plus fortes audiences non seulement aux États-Unis mais aussi étrangement en Scandinavie, en Asie du Sud-Est, au Brésil, aux Fidji, en Australie et surtout en Papouasie-Nouvelle-Guinée.

Comment le Phantom, partant de son Afrique native arrive-t-il dans les Hautes Terres de la Papouasie? Il faut remonter au début du XXe siècle, époque à laquelle la Papouasie-Nouvelle-Guinée ou PNG, telle que nous la connaissons aujourd'hui, était un territoire anciennement colonisé par l'Angleterre et l'Allemagne. Elle passe sous la tutelle de la Société des Nations à la fin de la Première Guerre mondiale pour être ensuite administrée par l'Australie jusqu'en 1975, date de son indépendance.

Le Phantom arrive sous forme de bande dessinée, le fameux *comic strip* américain, en Nouvelle-Guinée australienne dès sa première année de parution car il est aussi publié dans la revue *Australian Woman's Mirror* à partir de 1936. Cette revue est emportée et lue par les expatriés australiens dans les îles et les Papous lisant l'anglais la découvrent. Un *comic book* bimensuel sur le Phantom sera publié à partir de 1948 par l'éditeur australien Frew Publications et sera largement distribué dans les territoires sous tutelle australienne. Les troupes américaines stationnées et combattant dans le Pacifique lors de la Seconde Guerre mondiale apportent aussi les *comics* dans leurs bagages et notamment le Phantom.

Grand bouclier figurant le « Phantom »
Vallée de la Wahgi, Hautes Terres, Papouasie-Nouvelle-Guinée
Décor peint de la fin du XXe siècle sur un bouclier plus ancien
Bois sculpté, pigments, rotin, 178 × 88 cm
Paris, galerie Flak

Par la suite, le journal *Wuntok Niuspepa* (titre en tok-Pisin – pidgin – qui se traduit par « journal d'une seule langue ») est créé par les prêtres missionnaires de la SVD (Societas Verbi Divini) en Papouasie et publie des *strips* du Phantom en pleines pages de 1973 à 1977. Ce journal en pidgin est bien sûr distribué et lu dans les villages par les missionnaires et les Papous. Puis le *strip* syndiqué du Phantom apparaît à partir du 26 août 1974 dans les pages du *Papua New Guinea Post-Courier*, le premier journal crée et publié quotidiennement en anglais en Papouasie-Nouvelle-Guinée dans lequel le Phantom paraîtra jusqu'en juillet 1981 a raison de cinq jours par semaine!

Ceci démontre l'importance de la pénétration dans les différentes cultures locales de PNG sur une durée pourtant assez courte, dans un contexte géographique et politique complexe, durant la période qui précède l'independance de 1975. Il s'agit d'un épiphénomène unique en son genre.

Le personnage s'infiltre dans la vie quotidienne des Papous à travers son usage par l'administration coloniale et autochtone. Il est servi à toutes les sauces dans des publicités commerciales mais, surtout, il sert à promouvoir les règles administratives. Le Phantom est un acteur d'annonce majeur pour le ministère de la Santé. On le voit dans des publicités, sur des affiches et tracts distribués dans les villages afin d'informer et de prévenir les gens sur la malnutrition, les maladies, etc. Alors, il est vrai qu'ici on ne parle pas d'un fantôme ou d'un esprit, ni d'un *ghost* ou de reste spirituel d'un ancêtre – quelque chose d'éthérée ou d'ectoplasmique. Le Phantom n'est pas un fantôme – il est un homme en chair et en os – une personne réelle qui n'a pas d'autres superpouvoirs que sa force physique, son intelligence, sa détermination et sa vision de justice qu'il met au profit de la lutte contre le despotisme, la cruauté, l'inégalité et la servitude. De ce fait, il est un chevalier des temps modernes, un pourfendeur des mauvais et un secours pour les opprimés.

Approprié comme représentant cette force de l'Homme et les valeurs précitées par les guerriers de la vallée de Wahgi dans les Hautes Terres occidentales lors de la reprise de combats inter-ethniques et tribaux dans les années 1980-1990, le Phantom se retrouve affiché sur le devant des boucliers de guerre. Il est autant peint sur des boucliers anciens que sur ceux créés nouvellement pour les combats. L'adoption du Phantom comme emblème de la force et de la justice par les guerriers témoigne de l'impact profond et inattendu de cette figure de bande dessinée sur la culture papoue, devenue rapidement un phénomène culturel.

Un certain nombre d'artistes se sont fait connaître par leur maîtrise du sujet, d'autres œuvres sont le résultat d'artistes amateurs, il en découle une abondante ressource de ces boucliers « Phantom » produits bientôt pour la revente et qui finissent par attirer l'attention des marchands, musées et collectionneurs.

Un livre abondamment illustré[1] voit le jour et des boucliers sont acquis et exposés dans les salles élégantes des institutions publiques et sur les murs des collectionneurs.

Ces boucliers peuvent être vus comme des objets d'art, l'expression du génie humain, des œuvres d'expression plastique majeures, parfois ils sont perçus comme des objets anecdotiques, ou comme la représentation des méfaits du colonialisme, et l'exemple amusant (ou pas?) de l'appropriation – ou devrait-on dire la réappropriation?

Un mot justement sur cette notion d'appropriation que nous redoutons tant en Occident depuis l'arrivée du wokisme et les tentatives de réécriture de l'histoire en redressant dans le passé les torts de nos ancêtres – ici il est clair que l'appropriation n'est pas qu'un phénomène occidental ni une action moderne. L'art avec son A majuscule existe depuis le tout début de la création par l'appropriation car le génie de l'un est déclenché par son regard sur la création de l'autre. L'appropriation du Phantom par les Papous est un juste retour et doit nous ouvrir l'œil et l'esprit sur nos propres analyses et visions.

Le Phantom sera peut-être le fantôme de notre passé colonialiste; période et manière de faire d'un autre temps et d'autres mœurs.

1. Jonathan Fogel (dir.), *Man Who Cannot Die Phantom Shields of the New Guinea Highlands*, Sydney et Toronto, Boylan & Philips, 2021.